



Togo, au-devant du désastre climatique

« Au Togo, le climat,
ma nounou et moi » (1/6)

Comment parler des effets du changement climatique en Afrique? Briser notre indifférence? Pour y parvenir, je suis partie en reportage au Togo avec une personne qui m'est chère : mon amie Germaine Tiem, ma nounou quand j'étais petite. Togolaise, elle voit son pays frappé par le réchauffement et tout l'été, elle nous le raconte sous l'œil du photographe Bruno Arbes. Cette semaine, retour au pays.

Marine Lamoureux

Photos: Bruno Arbesú pour *La Croix L'Hebdo*





Cette histoire ne commence pas à Lomé, la capitale du Togo. Mais, il y a un an, dans un petit appartement qui donne sur les toits de Paris, dans le 20^e arrondissement. Ce jour-là, je viens rendre visite à Germaine, ma nounou. Enfin, disons plutôt mon amie Germaine Kossiwa Tiem, qui était ma nounou quand j'étais petite. Elle s'est occupée de moi pendant des années, de mes 6 ans à mon adolescence. Et depuis, on ne s'est plus quittées. Quarante ans qu'on se connaît. Alors, quand je viens la voir dans son studio du quartier du Père Lachaise, tout m'est familier: la lourde porte cochère bleue du vieil immeuble, les marches en bois de l'escalier, la petite cour pavée. Et le parfum épicé qui s'échappe de l'appartement de Germaine, dès que j'arrive sur le palier. Du «riz au gras», j'en raffole! Un plat togolais de crevettes et de bœuf mijotés dans une sauce aux poivrons. Délice absolu.

Son studio aussi, c'est un peu ma madeleine. Son armoire vitrée, ses bibelots africains, ses fleurs séchées. Et les photos d'enfants partout, les miens, ceux de ma sœur et ceux que Germaine garde encore aujourd'hui. À 64 ans, elle est toujours nourrice à Paris, dans un quartier bourgeois de la capitale. Elle se marre en me racontant les manies de Trinité, qui va avoir 4 ans, son espionnerie. Souvent, on parle aussi de ses proches

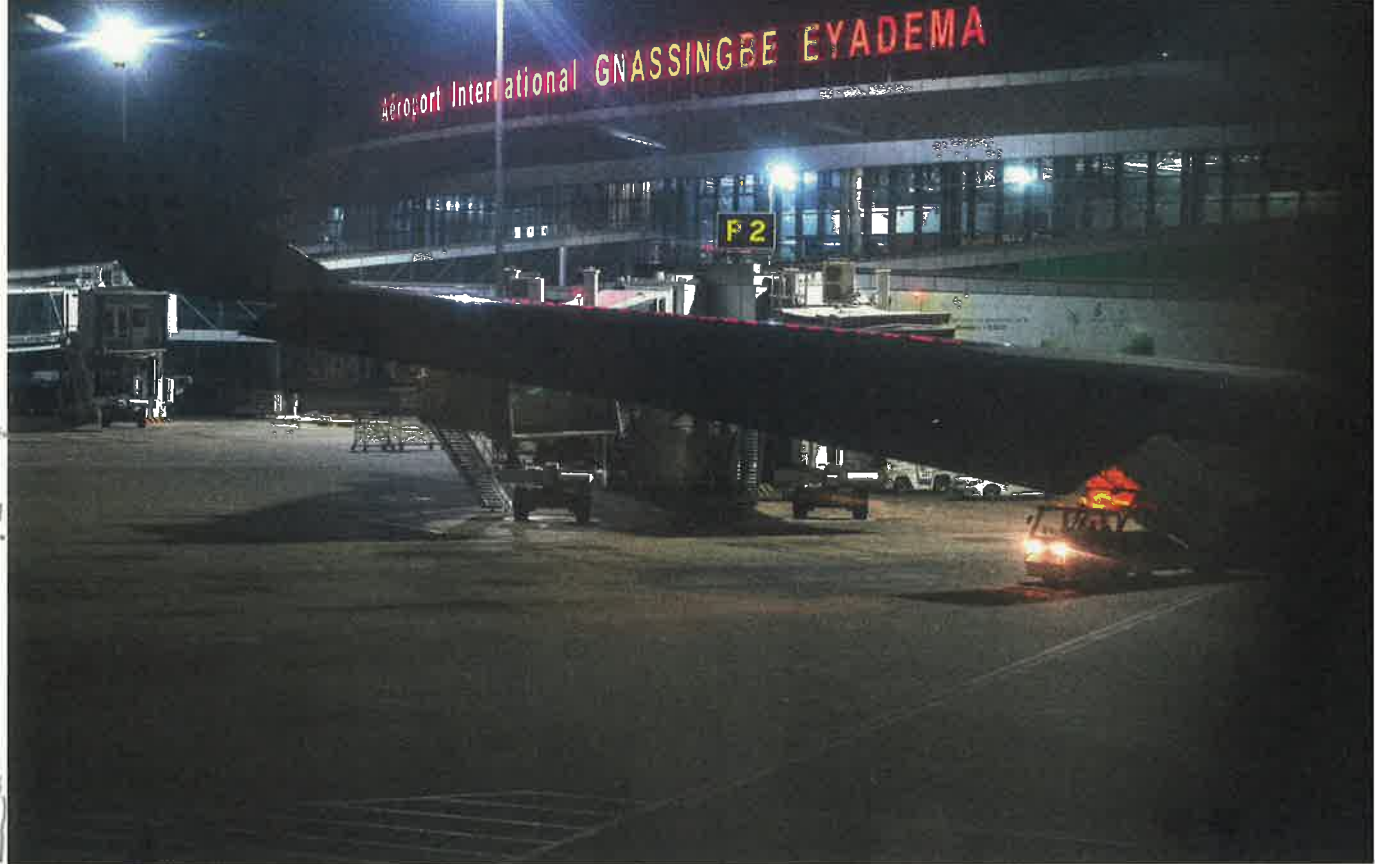
restés à Lomé. Mais cet après-midi de printemps, au-dessus des toits en zinc, la discussion prend un tour différent.

Germaine me raconte ce qui se passe au Togo. Ou plus exactement, dans le ciel du Togo. Le désastre du dérèglement climatique. Certes, mon amie ne vit plus là-bas depuis quarante ans, mais à chaque fois qu'elle y retourne, l'inquiétude monte. Voyage après voyage, elle voit s'amplifier les effets du réchauffement, comme un témoin proche et lointain de l'étau climatique qui se resserre sur ce petit État d'Afrique de l'Ouest (*lire l'encadré p. 15*).

«Tu sais, quand je suis rentrée en 2017, je n'en ai pas cru mes yeux. Lorsque l'avion a amorcé sa descente sur Lomé, j'ai vu des quartiers littéralement noyés par les eaux; seuls les toits des maisons émergeaient! On aurait dit des petites îles, vu d'en haut. Ça m'avait vraiment fait un choc.»

Les traits de son visage se sont figés. Je n'ai pas l'habitude de la voir comme ça. Le regard ailleurs, comme happé par des images saisissantes. Certes, les inondations, Germaine en a toujours connu à Lomé, une ville exposée par son système lagunaire et le manque d'infrastructures d'assainissement. Mais avec les pluies diluviennes qui s'intensifient, c'est pire. «Un choc, je te dis.» Silence. Elle lève la tête et me regarde avec ses grands yeux noirs: «Tu sais, en France, les gens ne se rendent pas compte de ce qui se passe là-bas.»

Ce jour-là, je suis repartie par l'escalier, un peu sombre. J'ai repensé à cette phrase – «les gens



ne se rendent pas compte» –, elle s'est mise à tourner dans ma tête. Le climat, c'est l'un de mes sujets de prédilection au journal. J'ai écrit beaucoup d'articles sur ses impacts dans l'hémisphère Sud, sur le manque de solidarité entre pays riches et pauvres, un enjeu récurrent des conférences internationales sur le climat, les fameuses COP. Mais là, c'est comme un coup de poing. J'écris, mais est-ce que je me rends vraiment compte? Et mes lecteurs? Germaine révèle un fossé. Et, plus encore, une indifférence. Surtout vis-à-vis de l'Afrique, ce continent en première ligne du désastre, qui n'est pourtant responsable que de 3% des émissions mondiales. À chaque catastrophe climatique, les pays les plus pauvres du continent perdent du PIB et voient leur développement entravé. Cercle vicieux. Double peine pour les habitants.

Avec ses mots, prononcés de façon impromptue lors de ma visite, Germaine m'a bousculée. Et j'ai eu une idée. Quelques jours plus tard, je l'appelle. «*Germaine? Comment ça va? Dis, je voudrais te parler de quelque chose. Ce n'est pas commun, mais j'y crois beaucoup.*» «*Ça va, ma grande? Oui, je t'écoute...*» «*Que dirais-tu de partir avec moi au Togo pour raconter, avec tes yeux, les bouleversements engendrés par le dérèglement climatique?*» Au bout du fil, ce petit «*Oh!*» que je lui connais bien, mélange de surprise et d'amusement. Elle rit. À ce moment-là, elle n'y croit pas vraiment. Mais j'y ai bien réfléchi. Ce serait une manière

« Les choses peuvent bouger sur l'environnement. Mais il faut en parler. C'est pour ça que je suis venue avec toi »

d'intéresser les lecteurs, d'enfoncer un coin dans l'indifférence. De rappeler, par la voix du cœur plutôt que de la raison, que des gens souffrent déjà profondément du dérèglement climatique, que des économies sont fragilisées. Au moment même où, partout dans le monde, l'écologie recule. Absurde.

Et puis, j'en suis certaine: le regard, la sensibilité de Germaine apporterait beaucoup. Elle connaît bien le pays, ses proches vivent là-bas. Mieux, elle a quarante ans de recul, soit à peu près le temps qui nous sépare des premières alertes climatiques, du Club de Rome en 1972 au sommet de la Terre à Rio, en 1992. Elle a perçu les évolutions au Togo car elle ne revenait que tous les cinq ou six ans sur sa terre natale. Et puis, il y a aussi notre relation à toutes les deux. Moi du Nord, elle du Sud. Et notre affection comme passerelle. Ce serait peut-être, qui sait, un moyen de décaler le regard, de lutter contre un certain mépris pour ces sujets? Quelques semaines plus tard, le journal accepte la proposition. «*Germaine, tu me suis?*» «*Ben, évidemment, ma grande!*»

Après huit heures de vol, arrivée à l'aéroport international Gnanassingbé-Eyadéma, à Lomé



► Début mai 2025, nous voici donc à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle. Dans la queue pour l'enregistrement, j'aperçois Germaine et son énorme valise. « *Tu peux me prendre quelques trucs ? Je crois que je dépasse le poids autorisé...* » Tu m'étonnes. Elle dézippe la fermeture, déplie et ouvre son imposant bagage, une vraie caverne d'Ali Baba ! Des livres pour enfants, une boîte de chocolats, trois camemberts, deux robinets... « *Germaine, des robinets, tu plaisantes là ?* » « *Non, mais je t'expliquerai, c'est pour la maison que je fais construire là-bas.* » L'odeur des camemberts nous suit jusqu'à la carlingue. Nous nous asseyons à nos places. « *Quand on arrivera à Lomé, au moment de l'atterrissage, mets-toi au hublot pour regarder la capitale, il y a encore eu des inondations ces derniers jours.* » J'ai visionné, en effet, des images terribles sur les réseaux sociaux : des lits flottant au milieu des ustensiles de cuisine, des femmes qui criaient leur colère en marchant dans l'eau boueuse, des quartiers noyés dans l'eau et la misère.

Mais après huit heures de vol, il fait déjà nuit à Lomé. On ne voit rien. Seulement des milliers de petits points lumineux signalant la métropole africaine. L'avion se pose, nous attrapons nos sacs, le corps un peu fourbu par le voyage. J'ai du mal à réaliser que, ça y est, je suis au Togo avec Germaine. Ce pays inconnu, qui fait pourtant partie de moi. Je revois ma nounou, quand j'avais 7 ou

8 ans, l'oreille collée au téléphone rigoler en moba avec sa sœur Alice. Le moba, c'est le dialecte des Savanes, la grande région du Nord. Je le reconnais entre mille autres langues. Il est en moi depuis l'enfance, imprimé en sons joyeux dans mon oreille, autant que l'éwé, que l'on parle à Lomé. Mais je n'ai pas le temps de m'attendrir. Dès la sortie de l'aéroport, la réalité du changement climatique nous rattrape. À Bè, un quartier populaire de la capitale, de larges ornières pleines d'eau empêchent la voiture de passer. Une semaine après les précipitations, les restes de pluie n'ont pas fini de refluer. Il faut reculer, contourner, faire demi-tour. Pakidame, le neveu de Germaine, qui est venu nous chercher, manœuvre avec adresse. Il a l'habitude. Moi, j'observe la ville. Malgré ces stigmates, la vie continue à Lomé. Dans des baraques en tôle, des femmes vendent des fruits, du riz fumant et des balais en plastique. Des hommes discutent, main sur le guidon de leur mobylette, des enfants courent sous les néons. C'est fou d'être là. Je descends de la voiture pour humer l'atmosphère. Je l'ai tellement imaginée, cette capitale au nom doux et mystérieux, « Lomé ». Là encore, la réalité me rattrape, mes baskets s'enfoncent dans la boue collante des rues défoncées. Une femme m'interpelle : « *Les inondations, c'est trop, c'est trop !* »

Ici, je le sais, ce n'est qu'un des effets du dérèglement du ciel. Il y en a beaucoup d'autres. La

issus :
le quartier
laire de Bè,
emaine après
écipitations,
envahit toujours
ies.

de droite :
ue Augustino-
ouza, dans
gamé, donne
i plage de Lomé.



sécheresse, pour le moment imperceptible à nos sens, est une terrible menace. Tout comme la montée du niveau de la mer, qui mange la côte, défi colossal pour ce petit État du golfe de Guinée. Il y aura tant à raconter, durant ces dix jours. Je commence à sentir la fatigue du voyage, j'ai les yeux lourds. La voiture arrive enfin à destination, dans le quartier d'Ablogamé, pas très loin du centre-ville et de la plage.

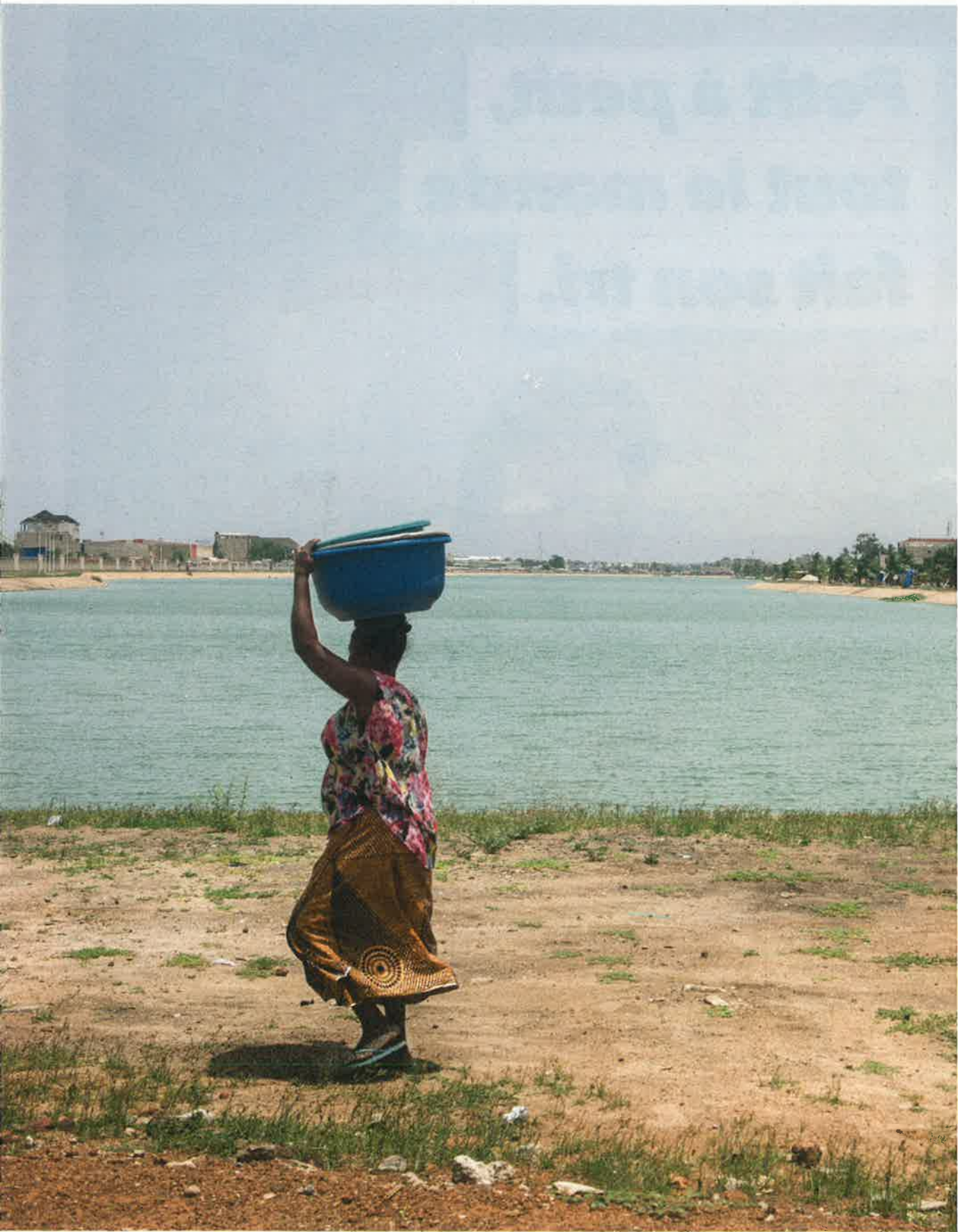
Un portail, puis une cour entretenue avec soin. À l'étage, un appartement donnant sur une petite terrasse, où nous allons nous installer le temps du reportage. Germaine monte l'escalier lentement, ouvre la porte, inspecte les lieux d'un regard. Elle semble satisfaite. C'est elle qui a trouvé cette location, où tout est propre, fonctionnel et sans chichis. Je la laisse entreposer les trésors culinaires de sa valise dans le frigo, moi, je me dirige vers la chambre. J'ai envie de me coucher ! Demain, la journée sera longue.

« Tu as tout ce qu'il te faut ? » « Oui, oui. » « Bonne nuit, ma grande. » Je pose ma valise dans un coin et m'assieds sur le grand lit. Il est recouvert d'un drap qui a le même motif que les boubous de Germaine quand j'étais petite. Je repense à ce qu'elle m'a dit dans l'avion. « Ce reportage, je l'ai accepté parce que je crois que les choses peuvent bouger sur l'environnement. On peut avancer. Mais il faut en parler. C'est pour ça que je suis venue avec toi. » ■

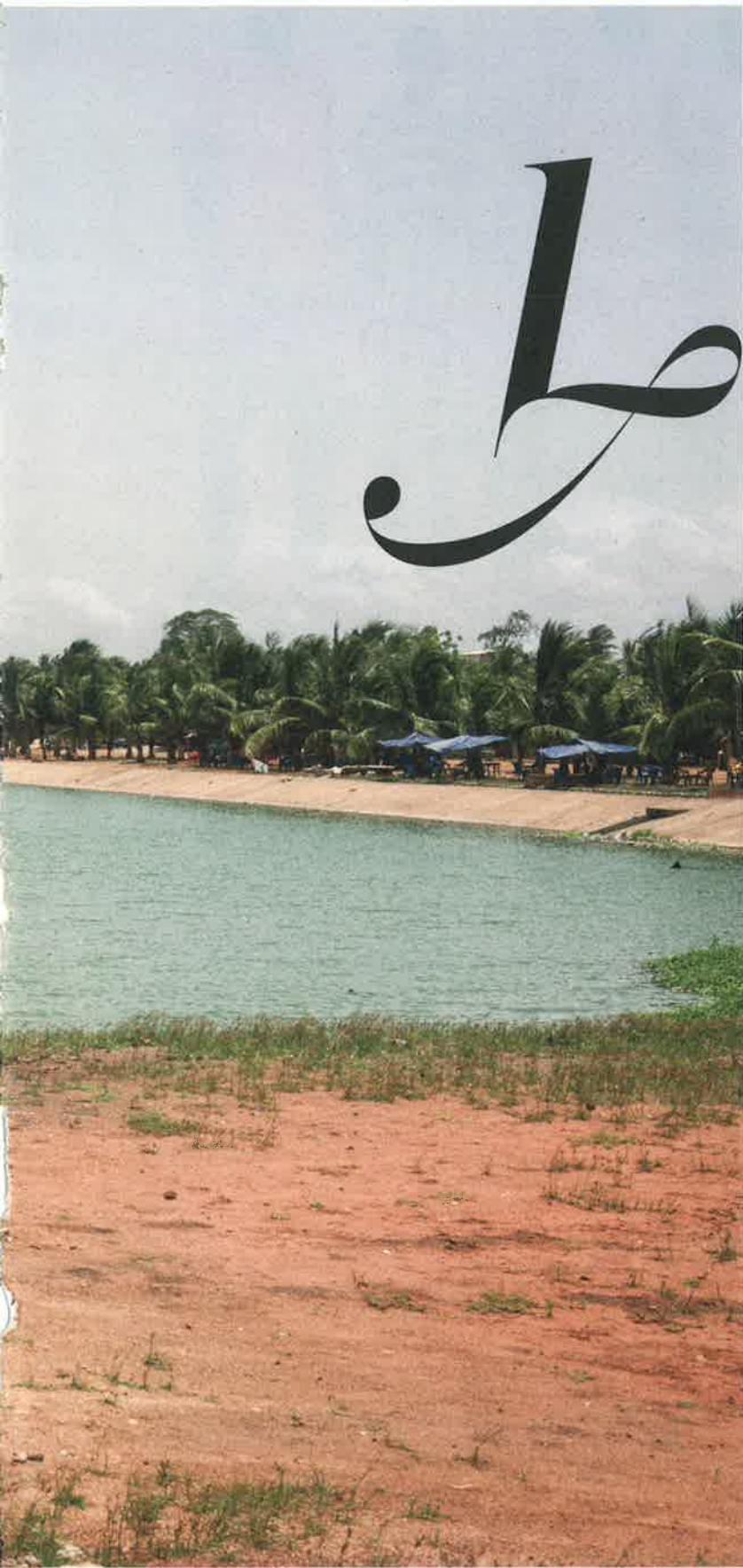
Pour aller plus loin

- **Petit État côtier d'Afrique de l'Ouest, le Togo compte environ 9 millions d'habitants** et occupe la 163^e place sur 193 du classement de l'Indice de développement humain (IDH) des Nations unies (2022). Il figure dans la liste des 46 pays dits « *les moins avancés* ». Le PIB par habitant est de 1 001 dollars par an. Le taux de pauvreté est de 58,8 % en zones rurales. Près de 40 % de la population urbaine vit dans des bidonvilles.
- **Dirigé par le président Faure Gnassingbé depuis 2005**, qui a succédé à son père Eyadéma Gnassingbé (au pouvoir dès 1967), le Togo est exposé à une forte insécurité au Nord, liée à l'incursion de groupes djihadistes dans la région des Savanes, frontalière du Burkina Faso. Ces dernières semaines, des manifestations contre le pouvoir ont eu lieu, faisant plusieurs morts à Lomé, à la suite d'une réforme constitutionnelle contestée et de la hausse du prix de l'électricité.
- **Le pays est déjà fortement exposé aux effets du changement climatique** : sécheresses intenses, vagues de chaleur et pluies diluviennes provoquant des inondations. Une large part du littoral togolais est soumise à l'érosion côtière et vulnérable aux submersions marines. Pour en savoir plus, consultez la fiche régionale « Afrique de l'Ouest » du 6^e rapport du Giec : shorturl.at/z9N4q

La semaine prochaine :
Lomé, une capitale sans cesse inondée



Lomé sous les eaux



« Au Togo, le climat, ma nounou et moi » (2/6)

Comment parler des effets du changement climatique en Afrique? Briser notre indifférence? Pour y parvenir, je suis partie en reportage au Togo avec une personne qui m'est chère: mon amie Germaine Tiem, ma nounou quand j'étais petite. Togolaise, elle voit son pays frappé par le réchauffement et, tout l'été, elle nous le raconte sous l'œil du photographe Bruno Arbesú. Cette semaine, une capitale sans cesse inondée.

Marine Lamoureux

Photos: Bruno Arbesú pour La Croix L'Hebdo





D'

un seul coup, le ciel est devenu noir. Et Lomé, jusqu'alors vibrante, avec ses échoppes colorées, ses mobylettes et ses klaxons, s'est brusquement figée. Le vent s'est levé. Un vent dantesque, monstrueux, comme sorti de la gueule d'un géant. En quelques secondes, les palmiers se sont couchés à l'horizontale, les antennes télé se sont mises à carillonner dans une folle mélodie. Les rues se sont vidées.

Je viens à peine d'arriver au Togo et déjà, je retiens mon souffle. Le ciel de Lomé menace de craquer, de déverser avec fureur ses pluies diluviennes. Tout ce que j'avais imaginé du dérèglement climatique prend corps, au-dessus du petit appartement que nous avons loué, Germaine et moi, dans le sud de la capitale. La puissance des éléments, d'abord, impressionnante. Et puis l'incertitude et la peur devant cette force, le sentiment d'être démunie. Mais ce soir-là, finalement je respire. L'orage s'est éloigné, le géant a ravalé ses trombes d'eau. Ouf. Car quand elle s'abat ici, la pluie est impitoyable. En quelques heures, elle peut noyer des quartiers entiers de la métropole.

« Ça arrive très vite, tu sais. » Germaine est affairée dans la cuisine, elle me parle en rangeant quelques courses dans le frigo. Sous les néons, la pièce est un peu austère, à l'image de ce logement fonctionnel qui sera notre repère pendant le reportage. Deux chambres, une cuisine, un coin salle à

manger seulement égayé par quelques mangues dodues. Les courses rangées, mon amie attrape son smartphone et appelle François, son cousin. Elle échange avec lui quelques mots en moba, le dialecte du Nord. Germaine raccroche. « OK, c'est bon pour ta recherche de témoignages. François m'avait parlé d'un de ses amis à Lomé qui a tout perdu en une nuit à cause des inondations. Il s'appelle Olivier Follykoe, on va aller le voir. »

Le lendemain matin, nous voilà donc parties en voiture vers le quartier de Zanguéra, dans le nord de Lomé. Pour l'atteindre, il faut d'abord remonter l'immense boulevard du 30-Août, qui marque l'anniversaire de la République autonome du Togo, en 1956¹; puis la voie goudronnée s'arrête et il faut conduire sur des pistes cahoteuses, pleines d'ornières boueuses. Malgré la dextérité du chauffeur, la voiture tangué dans tous les sens. Zanguéra n'a pas toujours été un quartier de Lomé. Quand Germaine était adolescente et vivait encore au Togo, c'était un village isolé, situé loin de la métropole. Mais il a été rattrapé par l'urbanisation galopante de la capitale togolaise, qui compte aujourd'hui plus de 2 millions d'habitants².

1. Le 30 août 1956, la République autonome du Togo est instituée sous l'autorité du gouvernement français. Le Togo accède à l'indépendance en 1960.

2. Le Grand Lomé compte 2 362 366 habitants d'après le recensement de 2020, soit 24 % de la population du pays (contre 1 571 508 habitants en 2010).

Source : district autonome du Grand Lomé.

ges précédentes :
« quatrième lac »
(hectares),
assin de rétention
incuré en 2018,
permis d'assécher
sieurs quartiers
Lomé jusque-là
ués dans une zone
irécageuse,
préservant
ondations
vastatrices.



La voiture s'arrête enfin devant un mur nu. Olivier Follykoe Amouzouvi nous attend sur le seuil de sa maison. Un homme d'une quarantaine d'années, au visage rond et affable, chic dans son complet beige. Ce père de famille fait partie de la classe moyenne, il travaille comme cuisinier dans un hôtel du centre-ville. Derrière le portail sommaire, qui a été visiblement rehaussé, une cour en béton où s'ébattent quelques pintades et une bâtisse de plain-pied.

Olivier nous montre tout de suite jusqu'où l'eau est montée, cette fameuse nuit d'octobre 2024. « Ici (sa main dessine une marque imaginaire sur le mur, jusqu'à mi-cuisse). On a repeint depuis, mais l'eau est arrivée là. » En quelques heures, cette nuit d'automne, la famille s'est retrouvée piégée. Stéphan, le fils de 20 ans, s'en souvient très bien : « Ça a commencé vers minuit, l'eau a commencé à s'infiltrer partout, à monter, on ne pouvait rien faire... juste prier pour que ça cesse. » Le jeune homme aux traits fins ne s'épanche pas sur ses sentiments. Mais il a eu la peur de sa vie. Le déluge n'avait cessé qu'au petit matin.

Aux premières lueurs, père et fils doivent se rendre à l'évidence. La vie ne sera plus comme avant. L'eau a tout saccagé, la maison n'est plus qu'une vaste étendue liquide dans laquelle des objets familiers flottent dans un désordre désolant. Le rêve de leur « villa » familiale s'est transformé en échec. Au Togo, la plupart des habitations ne bénéficient d'aucun système d'assurance, celle

“ Il faudrait vingt ans de travaux publics et un vrai système d'assainissement pour protéger ce quartier. ”

d'Olivier ne fait pas exception. La vie est sans filet. Et la maison invendable.

D'autant qu'Olivier en est certain : « Ça va recommencer. » Il nous conduit, Germaine et moi, derrière la bâtisse, au milieu des champs. Les sols sont toujours gorgés d'eau. « Regardez, la saison sèche n'a pas suffi à drainer les terres... et la nouvelle saison des pluies arrive ! » Au fur et à mesure de la visite, sa silhouette s'alourdit, son visage se transforme comme si les traits poupins de ce cuisinier jovial s'affaissaient sous le poids du malheur. Olivier Follykoe n'arrive plus à faire bonne figure.

En face, Germaine se tait depuis notre arrivée. Le dos voûté, les mains jointes, elle écoute avec attention. À ce moment-là, elle saisit mieux que moi, sans doute, l'impasse dans laquelle se trouve la famille Amouzouvi. Vivre sans filet... Moi qui viens d'un pays prospère en comparaison du Togo, avec un État providence, je ne sais pas ce que cela veut dire. Elle, oui. D'ailleurs, elle parle à Olivier sans faux-semblants : « Vous êtes en sursis et vous êtes seuls avec vos problèmes... ça fait mal. »

Page de gauche : Olivier Follykoe Amouzouvi (au centre) devant sa maison de Zanguéra avec sa famille dont son fils Stéphan. Ci-dessus : Stéphan montre les alentours inondés de la maison



► Le cuisinier soupire, en regardant l'eau qui affleure. «*Il faudrait vingt ans de travaux publics et un vrai système d'assainissement pour protéger ce quartier.*» Il lève les yeux vers les toits de son quartier. Rien de tout cela à Zanguéra.

Il soupire à nouveau. La prochaine étape ? «*Travailler, travailler, travailler.*» Des heures sup, donc ? Olivier Follykoe me fixe avec ses yeux tristes et esquisse un sourire : «*Au Togo, les heures sup, ça n'existe pas...*» J'ai un peu honte de ma remarque idiote. Il parle plutôt de missions de traiteur, en plus de son travail en cuisine à l'hôtel, mais aussi de location de matériel – bref, le système D. Mais avec l'inondation, même les chaises qu'il louait pour les cérémonies lui ont été volées.

Au bout de deux heures, nous saluons la famille et repartons sous une chaleur étouffante. Nous retrouvons la piste de sable ocre, les ornières boueuses, la voiture qui bringuebale. Germaine a l'air pensif. Des pluies aussi dévastatrices, elle n'en a pas connu. Bien sûr, il y avait parfois des inondations à Lomé quand elle vivait encore au Togo, avant de devenir nounou en France dans les années 1980. Déjà, les pluies creusaient des trous béants dans les rues de cette ville, construite sur un cordon lagunaire.

Mais les précipitations n'avaient pas la même intensité (lire l'encadré p. 15). «*C'est vrai que certains jours, quand on sortait du collège, on ne*

pouvait pas traverser la rue ! Mais on en rigolait. On avait même une blague devant ces immenses flaques d'eau : on disait à notre amoureux "L'homme na va." Ça voulait dire "Aime-moi", pour qu'il traverse et prouve ainsi son amour. » Ce souvenir la fait rire, un peu de rose teinte ses joues noires. La vie d'alors, elle l'aimait. Elle habitait, avec sa sœur, une chambre toute simple sans eau courante et écoutait des disques venus de France, Claude François et Nana Mouskouri. «*Vraiment, à Lomé, tu écoutais Nana Mouskouri ?* » J'imagine Germaine dans son uniforme de collégienne, pensant à son amoureux en écoutant des vinyles de Paris.

Aujourd'hui, plus personne ne rigole. Germaine redoute les coups de fil de ses proches quand, de France, elle apprend que les pluies ont encore frappé. Chaque année, elle craint le pire. Car si le réchauffement climatique aggrave les intempéries, il n'est pas seul en cause. Les inondations récurrentes s'expliquent aussi par le manque d'infrastructures à Lomé, un système d'assainissement lacunaire, une croissance urbaine anarchique. Sans parler de la « mal-adaptation », qui démultiplie les dégâts dans certains quartiers. Exemples : les vieux lacs de rétention, creusés dans les années 1960-1970, qui débordent régulièrement aujourd'hui.

Quand on circule en ville, impossible de les manquer. Souvent, les habitants s'en moquent.

dessus : Germaine
im dans la cour
la maison
elle habitait
olescente, durant
années 1970,
ns le quartier
djololo.

ge de droite :
bord du
atrième lac, avec
représentants
s autorités
gloaises
de l'AFD.



Des lacs censés retenir l'eau de pluie mais qui débordent... Il y a toutefois à Lomé un contre-exemple encourageant. On l'appelle le «quatrième lac», il est beaucoup plus récent, inauguré en 2018 dans le sud de la capitale. J'en avais entendu parler comme d'une réalisation ambitieuse, le symbole d'une adaptation réussie au changement climatique. La France, par son agence de développement, l'AFD, avait participé à son financement. Plusieurs millions d'investissements pour protéger 300 000 personnes des effets dévastateurs des pluies, dans une zone jusque-là marécageuse.

De quoi justifier une petite visite! Comme quoi, il y a aussi des solutions. Rendez-vous est donc pris avec l'AFD mais aussi avec les autorités togolaises, parties prenantes de ce quatrième lac. À notre arrivée, les officiels sont là, dossiers en carton à la main. Et derrière eux, un bassin gigantesque de 26 hectares, dont on ne voit pas le bout. Les discours, sans surprise, sont très positifs sur cette collaboration fructueuse. Depuis sept ans, le lac artificiel a rempli son office. Il a permis d'assécher plusieurs quartiers de la capitale qui vivotaient jusque-là sur des sols marécageux, en étant sans cesse inondés. Un cauchemar récurrent, qui sans cette réalisation aurait encore été aggravé par le dérèglement climatique.

Pour autant, tout n'est pas résolu, loin de là. Et au retour, Germaine est partagée. «Ce genre de projet,

ça donne de l'espoir, ça prouve que l'on prend conscience de ce qui se passe. C'est bien, il existe des solutions, notamment de financement. Mais ça ne règle pas tout...» Elle repense évidemment à Zanguéra, à Olivier Follykoe. À ses yeux tristes et son complet beige, impeccable malgré la boue. Les autorités promettent des aménagements en 2026 pour ces quartiers périphériques. Mais le tour de table n'est pas encore bouclé, et il faudra, là encore, mobiliser des millions d'euros. ■

En Afrique de l'Ouest, des précipitations amplifiées par le changement climatique

• **Le lien entre des événements météorologiques extrêmes et l'évolution du climat n'est pas systématique.** Cependant, un réseau mondial de scientifiques appelé World Weather Attribution a lancé une étude d'attribution sur les pluies extrêmes subies par plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest en 2022, révélant que le changement climatique lié aux activités humaines rendait ce type d'événements plus probables que par le passé. Selon ces chercheurs, au Nigeria, immense pays proche du Togo, le dérèglement climatique a multiplié par 80 la probabilité des pluies intenses qui avaient causé en 2022 des inondations historiques.

• **Dans son 6^e rapport d'évaluation, le Giec (groupe d'experts de l'ONU sur l'évolution du climat) parvient à des conclusions similaires.** Selon les scientifiques, en Afrique de l'Ouest, «les précipitations extrêmes se sont accrues de 1981 à 2010, (...) ce qui provoque des inondations». Ils ajoutent qu'«entre 1981 et 2014, le golfe de Guinée et le Sahel ont connu des précipitations plus intenses».

La semaine prochaine: Vers les terres du cacao





Vers les terres du cacao

« Au Togo, le climat, ma nounou et moi » (3/6)

Comment parler des effets du changement climatique en Afrique? Briser notre indifférence? Pour y parvenir, je suis partie en reportage au Togo avec une personne qui m'est chère: Germaine Tiem, ma nounou quand j'étais petite. Togolaise, elle voit son pays frappé par le réchauffement, et tout l'été, elle nous le raconte sous l'œil du photographe Bruno Arbesú. Cette semaine, rencontre avec Ama Sewa, paysanne du bout du monde.

Marine Lamoureux

Photos: Bruno Arbesú pour La Croix L'Hebdo





frontière du Ghana, rencontrer des producteurs de cacao au siège d'une union agricole qui porte un joli nom : Atsemawoe. Cela veut dire «*Aimons-nous les uns les autres*» en akébou, la langue de cette région, l'une des plus verdoyantes du Togo. Surtout, cette union regroupe 700 producteurs qui, depuis 2010, misent sur l'agroforesterie. Plantation d'arbres, polycultures, savoirs ancestraux, engrais biologiques... Monsieur Nubukpo, on vous prend au mot ! Germaine et moi quittons la capitale à l'aube. Sur la route goudronnée, des dizaines de camions filent vers le nord, lestés des marchandises chargées au port de Lomé, pour alimenter le commerce du Sahel. Notre chauffeur les double à coups de klaxon, on a quelques frayeurs, mais ça passe. À Atakpamé, son 4×4 bifurque plein ouest, sur une route qui s'enfoncé dans les forêts de l'Akébou.

Cette fois, les paysages changent, c'est un bain de couleurs, le vert des massifs vallonnés, l'ocre de la piste. Je suis émerveillée. «*C'est beau, non ?*» Germaine regarde par la fenêtre du véhicule. Elle est moins enthousiaste. «*Tu sais, ça a beaucoup changé ici. C'est tout sec.*» Je ne m'en rends pas compte, je ne vois que la végétation foisonnante.

Dans la voiture qui cahote, Germaine me raconte. «*Cette région, c'était la perle du Togo, avec ses forêts, ses rivières, ses arbres fruitiers. Je suis venue quelques fois. Je me rappelle de massifs très denses. Tellement denses qu'on ne voyait pas le soleil quand on les traversait... On marchait dans une sorte de brume, enveloppés de fraîcheur.*»

“ Cette région, c'était la perle du Togo. Ça a beaucoup changé. C'est tout sec. ”

C'est vrai que la forêt d'aujourd'hui ne donne pas cette impression. Certaines parcelles sont clairsemées, parfois brûlées pour y faire pousser du maïs ; il y a eu des coupes claires, des arbres gisent au sol. Ce sont des troncs de teck, je l'apprendrai plus tard. Un bois très prisé en Occident, dont les grumes se vendent 3000 francs CFA, à peine 5 €. La déforestation est là, à l'œuvre devant nous. Mon regard se dessille.

Nous arrivons à Kougnohou. Une petite ville pauvre, où certaines maisons sont encore en terre. Le président de l'union agricole, Plagmimpé Ayekoele, nous attend. Corps massif, présence avenante. Nous nous installons autour d'une table en bois, la pièce est tapissée de cartes et d'affiches sur le commerce équitable. Personne n'ose rompre le silence, comme une marque de politesse. Ici, on prend son temps. Je sors mon carnet et mon stylo de mon sac. Puis, le président se lance.

Plagmimpé Ayekoele entre tout de suite dans le vif du sujet. La pluie de plus en plus tardive. Les cacaoyers qui meurent quand ils sont plantés trop tôt. L'incertitude permanente. Ici, le ciel décide, car rien n'est irrigué. Le responsable de l'union est inquiet. Il côtoie des familles d'agriculteurs ▀

Ci-dessus, de gauche à droite : Komlan Edem Pessewou, d'Agronomes et vétérinaires sans frontières, Plagmimpé Ayekoele, président de l'union agricole Atsemawoe et Kokou Alolo, secrétaire.



► sous pression, qui peuvent perdre en quelques jours la récolte d'une année. Il voit aussi partir les jeunes au Ghana ou au Nigeria, en quête d'un avenir meilleur. Mais il sourit à nouveau car l'espoir renaît. « *Nous avons changé nos pratiques. Nous misons sur l'agroforesterie, et ça marche : planter des arbres d'ombrage, cultiver des espèces variées autour des cacaoyers. Cela permet de retenir l'eau dans les sols.* » Depuis quelques années, son organisation est aidée par l'ONG Agronomes et vétérinaires sans frontières², qui apporte son expertise agricole face au réchauffement mais pas seulement : elle accompagne aussi les paysans dans l'accès aux filières de qualité, bio et équitable. Un cercle vertueux, qui a amélioré la vie des communautés. Le président se lève de sa chaise. « *Allez, vous n'allez pas rester là ! Il faut aller voir sur place, sur les terres du cacao !* »

Et c'est reparti. Germaine est déjà prête, sac à l'épaule. Tout le monde grimpe dans le 4x4, direction Brounfou, à une trentaine de kilomètres. Plus encore que Kougnohou, c'est un village reculé, avec de sommaires habitations, sans eau, ni électricité. Pourtant, ici, on cultive le trésor du Togo : les fèves de cacao de l'espèce amelonado, dont le parfum unique est très recherché sur le marché international³.

Nous sommes accueillies par une vingtaine de planteurs dans une modeste case. Le chef du village s'est déplacé pour un discours officiel. Nous l'écoutons

religieusement. Mais au milieu de cette assemblée solennelle, je remarque surtout une femme d'une trentaine d'années. Elle se distingue par sa posture volontaire et ses yeux intenses. Ama Sewa, longue silhouette sanglée dans un pagne violet, est l'une des rares productrices parmi le groupe majoritairement masculin. Elle fait partie des pionnières qui ont choisi de cultiver du cacao bio. Elle en est fière. Sa petite parcelle nichée au cœur des forêts de l'Akébou incarne l'avenir de sa communauté.

Les discours terminés, c'est elle que nous suivons. La productrice nous emmène voir ses cacaoyers, mais pour cela, il faut emprunter à pied un chemin étroit qui serpente entre les bananiers et les plants d'arachides. La forêt est son royaume. Ama Sewa se faufile avec aisance entre les branches, sautille sur les roches, survole les colonies de fourmis. Rien à voir avec notre allure pataude ! Germaine et moi cheminons avec peine. Griffées, soufflantes... De vraies filles de la ville, suant à grosses gouttes dans nos chemisiers !

Mais ça en valait la peine. Nous voici arrivées en plein cœur de la forêt tropicale. Sublime. Ici, la nature explose en un éden de formes ondulantes et

1. *L'Afrique et le reste du monde. De la dépendance à la souveraineté*, Odile Jacob, 2024, 208 p., 21,90 €

2. avsf.org

3. Le Togo produit environ 30 000 tonnes de cacao par an. Avec le café, le cacao est un poste important d'exportation pour le pays, après le phosphate et le coton.



de nuances de vert à l'infini, piqué de taches vives, bourgeons bleus, ananas rouges... Ama Sewa nous montre ses plants de cacao, dont elle caresse les perles fragiles et délicates, qui donneront bientôt des fèves. « Avec ça, je vais gagner de quoi payer ma maison et aider mes deux enfants. » Elle rayonne. Pour le bio, elle touchera à la récolte une prime spécifique de 125 francs CFA par kilo, s'ajoutant au prix d'achat de 5000 francs CFA (environ 8 €).

En la regardant prendre soin de ses cacaoyers, je repense à Kako Nubukpo, l'économiste. Il a raison. L'Afrique est bourrée d'atouts et les solutions sont là, reposant notamment sur des femmes, comme Ama Sewa. Des solutions exigeantes, certes : pour produire en bio, il faut trois ans de conversion. Renoncer aux intrants chimiques qui facilitent le travail, accepter des volumes de production plus faibles au départ. L'adaptation au changement climatique a un prix. Et tout le monde n'est pas prêt à jouer le jeu. Sur le chemin, nous avons croisé des producteurs avec des bidons d'herbicides, vaporisant à tout va. Germaine leur a demandé le nom du produit, ils ne le savaient pas. Et ne portaient aucune protection. Au retour, dans le 4x4 qui nous ramène à Lomé, je ressors mon bouquin au titre rouge. Page 93, l'économiste togolais fait écho à tout ce qu'on a vu aujourd'hui. Je lis : « *L'intensification agroécologique des agricultures paysannes semble seule à même de répondre aux enjeux actuels de l'Afrique subsaharienne.* » Je revois le visage d'Ama Sewa,

ses mains abîmées et son front résolu. « *Ça redonne de l'espoir, tu ne trouves pas ?* » Germaine ne m'écoute plus. La journée a été éprouvante, elle somnole dans le véhicule chahuté par la piste. Je lui trouve les traits tirés. Je me rends compte que, toutes ces années, je ne l'ai pas vue vieillir. Ma nounou chérie a déjà 64 ans, ça fait drôle. Je ne regrette pas mon idée de l'avoir emmenée. Mais je prends conscience que je lui impose un périple harassant. Elle ne se plaint jamais. Super Germaine. ■

Ama Sewa, à gauche, avec Germaine Tiem, sur le chemin de la plantation d'Ama.

Sécheresse et sols dégradés

• D'après le dernier rapport de la Convention de l'ONU sur la lutte contre la désertification, près d'un million d'hectares de terres était dégradé au Togo en 2019 (soit 17 % du total des terres), affectant la fertilité des sols et la productivité agricole. Plusieurs facteurs sont en cause : la déforestation des pratiques agricoles non durables, l'urbanisation galopante qui transforme des zones jusque-là cultivées en zones d'habitation, et le dérèglement climatique. D'après cette synthèse, « cette dégradation des terres, amplifiée par les effets des changements climatiques, a entraîné des baisses sur les rendements de 30 % pour le riz, 33 % pour l'igname, 37 % pour le maïs, 41 % pour le mil et 51 % pour le sorgho ». La perte annuelle moyenne a été évaluée à 45,7 millions de dollars (39 millions d'euros). Le nord du Togo, région la plus aride, est le plus touché.

• Pour en savoir plus, lire le rapport sur le site des Nations unies : data.unccd.int/country-overview?country=TGO (en anglais)

La semaine prochaine : La moisson du pape François



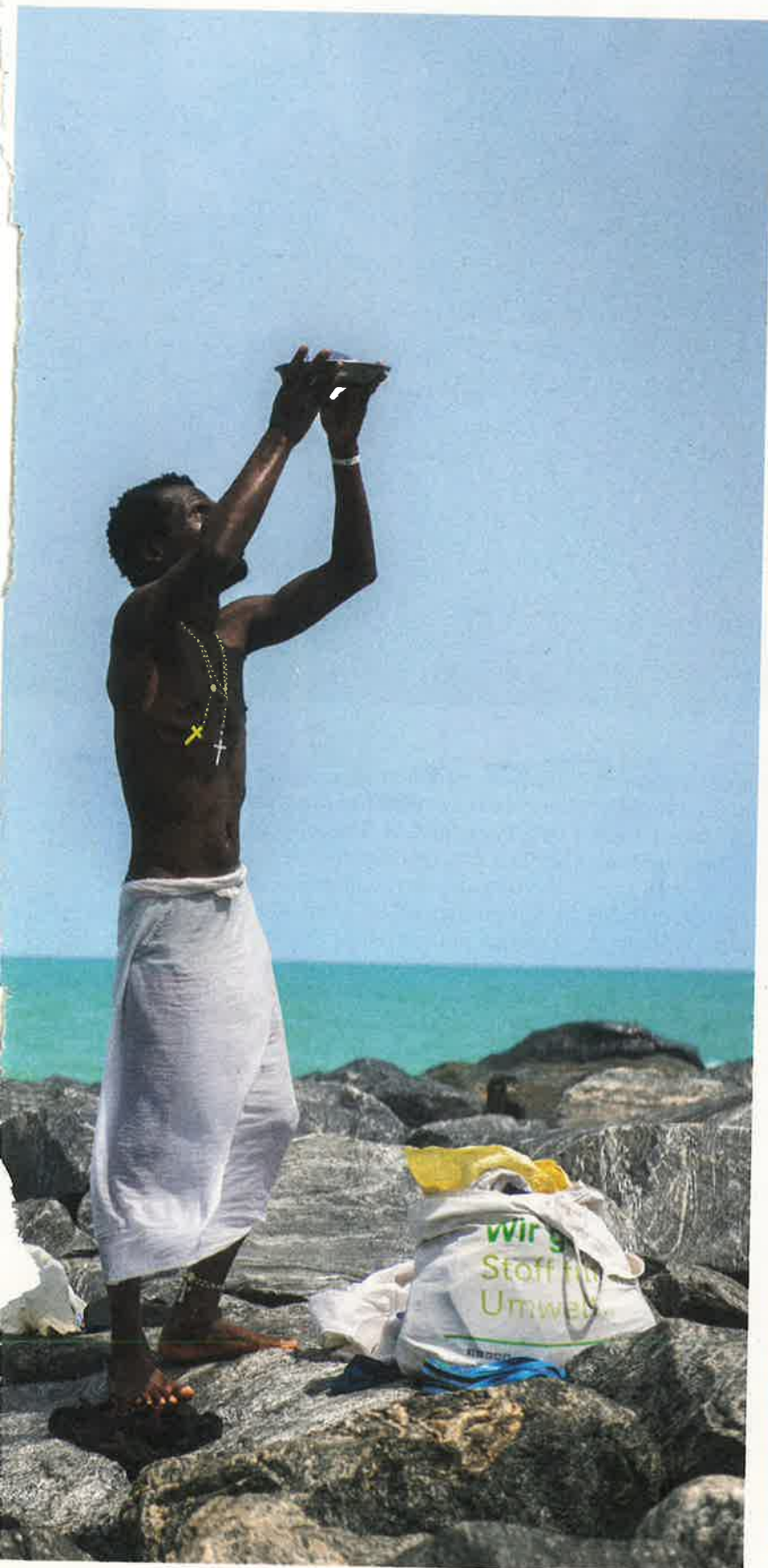
La moisson F du pape François

«Au Togo, le climat,
ma nounou et moi» (4/6)

Comment parler des effets du changement climatique en Afrique? Briser notre indifférence? Pour y parvenir, je suis partie en reportage au Togo avec une personne qui m'est chère: mon amie Germaine Tiem, ma nounou quand j'étais petite. Togolaise, elle voit son pays frappé par le réchauffement, et tout l'été, elle nous le raconte sous l'œil du photographe Bruno Arbesú. Cette semaine, l'héritage insoupçonné du pape François.

Marine Lamoureux

Photos: Bruno Arbesú pour *La Croix L'Hebdo*



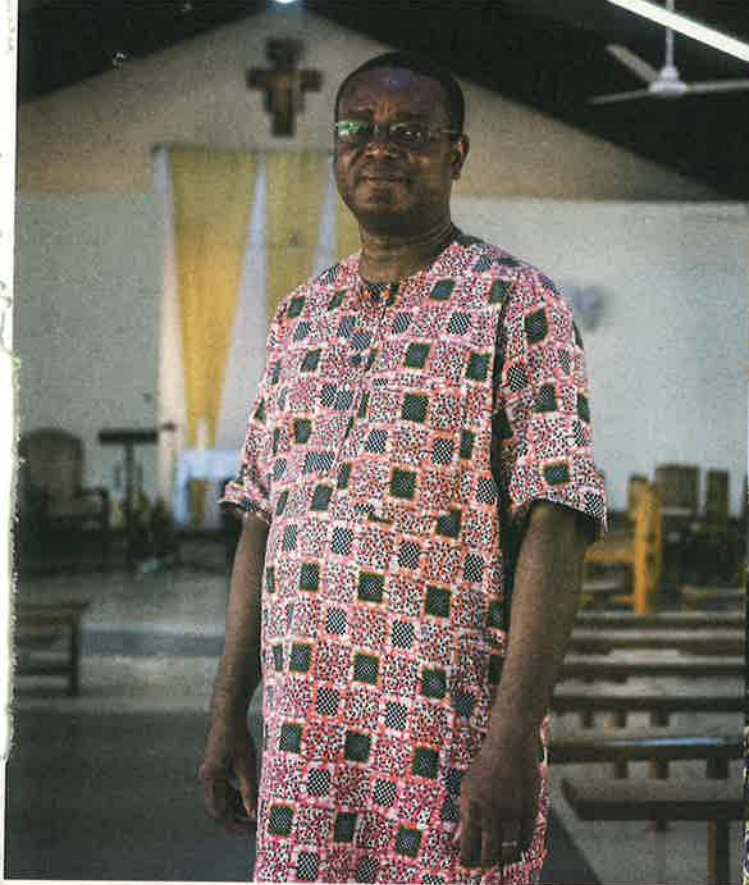


Gest dimanche à Lomé. Ce matin, avec Germaine, nous avons prévu d'aller à la messe à la fraternité franciscaine d'Adidogomé, à l'ouest de Lomé. Au départ, mon amie a trouvé ça étrange. «*Tu veux aller à la messe ? Mais quel rapport avec nos sujets, le climat et l'environnement ?*» D'autant que, d'habitude, Germaine évite la messe quand elle vient au Togo. Profondément croyante, elle trouve la pratique religieuse trop conservatrice ici, même «*intrusive*» parfois. «*Ils m'énervent à juger la vie des gens. Moi je crois en Dieu, je prie, mais je ne vois pas pourquoi l'Église me dirait comment je dois vivre. Je suis libre.*» Je souris. C'est tout Germaine, ça.

Pour les besoins du reportage, elle accepte de m'accompagner. Rencontrer des chrétiens me semble indispensable. D'abord parce que nous sommes quelques jours après la mort de François, le «*pape vert*». Dans son encyclique *Laudato si'*, en juin 2015, ce dernier a parlé comme personne de la «*dette écologique*» envers les pays du Sud. De «*la clameur de la Terre*» et du cri des pauvres. Au Togo, d'après la Banque mondiale, 27% des gens vivent avec moins de 2,15 dollars par jour... (chiffre 2021). On est en plein dans le sujet. D'ailleurs, depuis notre arrivée, tout résonne avec les mots de François : l'absence d'eau potable, y compris dans la capitale, la pollution plastique qui se niche partout, les ravages de la sécheresse (*lire*

l'épisode précédent dans L'Hebdo des 26-27 juillet). Mais Germaine n'a jamais entendu parler de cette encyclique. À l'image de beaucoup de gens ici. Dès lors, quel héritage François a-t-il laissé dans ce pays «*des périphéries*», petit État pauvre d'Afrique exposé à la déflagration climatique ? Lorsque nous arrivons à la fraternité franciscaine, la messe a déjà commencé. Je suis frappée par l'affluence. La petite église en briques rouges se prolonge à l'extérieur en dizaines de travées. On compte au moins 250 personnes. Germaine m'avait prévenue. «*Ici, les dimanches, ce sont vraiment des dimanches ! Il y a une ferveur religieuse, les gens déposent leurs problèmes à la porte, ils s'en remettent à Dieu.*» La période est aussi très particulière. En ce début du mois de mai, le conclave se prépare. Léon XIV n'a pas encore été élu. Petite silhouette blanche difficile à distinguer entre les chapeaux de paille et les robes en wax, le prêtre célèbre en français. Il parle fort pour se faire entendre, bouche collée au micro défaillant. Il évoque le conclave, tout là-bas, à Rome. À ce moment-là, beaucoup de fidèles rêvent encore d'un pape noir. Il le sait : «*Ne focalisons pas notre attention là-dessus. Bergoglio, nous ne le connaissons pas au début, n'est-ce pas ? Mais il a fait du bon travail, nous sommes contents.*» Devant l'assemblée, il évoque un pape «*au service des autres*». Mais pas un mot sur l'écologie. On est pourtant chez les héritiers de François d'Assise...

es précédentes :
7 mai dernier,
Aného, Papagan,
viron 40 ans,
t une prière
e à la mer
ur empêcher
submersion
arine.



Je suis un peu déçue. À la fin de la messe, les fidèles se lèvent, quelques hommes défroissent le tissu de leur costume, des mères récupèrent leurs bambins dissipés. Je bondis de ma chaise vers l'autel pour tenter de discuter avec le supérieur. Raté, le frère Tiburce Agbohouto est accaparé, mais il me propose de revenir un peu plus tard. Au bout d'une quarantaine de minutes, nous nous retrouvons au milieu des chaises remplies. Le supérieur de la fraternité a l'air décontracté, il a troqué sa chasuble blanche pour un ensemble en wax rose. Il attrape une chaise et s'assied en face de Germaine et moi. *Laudato si'*? Pour lui, ce fut «*comme un réveil*».

«*Le pape François nous a rappelé le lien intrinsèque entre l'homme et l'environnement. Avec la modernité, on a tendance à l'oublier... Pourtant, lorsqu'on porte atteinte au créé, ça se retourne contre nous.*» Le frère Tiburce est le témoin de ces destructions. Il fronce légèrement les sourcils. Il cherche l'illustration la plus parlante. «*Vous êtes allées sur les sites de phosphate? Allez voir... Là-bas, ils creusent des carrières au milieu des villages, des champs... Les gens sont chassés de leurs terrains, ils ne peuvent plus cultiver. Il n'y a que des trous et des montagnes de sable.*»

J'en ai bien sûr entendu parler. Ces sites se trouvent à une trentaine de kilomètres d'ici, autour de l'usine de Kpémé. Le religieux assure que «*tout est jaune là-bas...*» Une pollution insidieuse, sous

“ Le pape François nous a rappelé le lien intrinsèque entre l'homme et l'environnement. ”

forme de poussières de phosphate qui s'infiltrent partout, dans les eaux, les sols... On dit qu'elle touche d'abord les enfants dont les dents sont marbrées de taches, pour avoir bu l'eau du puits ou mangé le poisson pêché là où les bateaux chargent le minerai... Cri de la Terre et cri des pauvres. Les plus petits sont touchés en premier. Et les mots cinglants du pape qui dénoncent nos systèmes de pollution en chaîne prennent corps. Lorsque le frère Tiburce est à Lomé, il forme la communauté à ces enjeux, notamment à l'occasion du «*mois de la Création*», qui a lieu en septembre.

En repartant d'Adidogomé, Germaine semble un peu dubitative. «*Le pape écrit que tout est lié, d'accord... mais quand tu es dans la survie, l'environnement n'est pas la priorité... Les gens pensent surtout à nourrir leurs enfants et à les soigner.*» Le dénuement, mon amie le connaît. Elle a grandi dans la région des Savanes, la plus aride du Togo, dans une maison sans eau, ni électricité. À 6 ans, elle allait chercher l'eau au puits à l'aube, avant de se rendre à l'école à pied. «*C'était dur, tu sais.*» ►

Ci-dessus :

le 4 mai dernier, lors de la messe au centre de formation des frères franciscains, à Adidogomé. Le frère Tiburce Agbohouto, supérieur de la communauté (au milieu), dénonce la destruction par l'homme des terres voisines et s'alarme des conséquences sanitaires dramatiques.



issus:
 Clarisse
 eur Rufine
 (gauche à droite)
 ngent
 Germaine.
 dite: une fleur
 e de coq,
 le jardin
 i communauté
 Notsé.

e de droite:
 inée aux enfants
 vres des villages
 our, cette école
 dirigée
 les religieuses
 Assomption,
 espèrent pouvoir
 ir à ceux-ci
 venir.

► Au même âge, j'habitais une maison d'architecte, en proche banlieue de Paris, près de mon établissement scolaire et d'un grand parc où j'allais jouer après la classe. Deux enfances, deux expériences fondatrices. C'est ici que je mesure le décalage. Et si Germaine appartient à la classe moyenne, si elle a construit sa vie en France, le Togo reste dans «son ADN», comme elle dit. Un pays où, d'après la Banque mondiale, près de 40% de la population urbaine vit dans des bidonvilles (chiffre 2020). Fin du monde et fin du mois, on y revient toujours. Mais alors... Comment avancer concrètement? J'ai appris qu'à Notsé, petite ville agricole à deux heures de route de Lomé, des religieuses de l'Assomption donnaient vie à l'écologie intégrale chère au pape défunt. Je suis curieuse de leur démarche. De leurs dilemmes. Comment voient-elles les choses, dans un pays si démuné? Et comment porte le souffle de François dans ces confins du monde?

Notsé est une commune plantée comme une épingle sur la route qui file vers le nord. Nous décidons d'y aller le surlendemain. J'imaginai un coin perdu. Mais à l'entrée de cette ville commerçante, c'est plutôt l'effervescence qui règne. Partout, des petites échoppes, des étals de fruits, des motos. Et toujours ces camions, lourds de marchandises, qui filent vers le Sahel. Il fait déjà très chaud. La poussière ocre colore les ruelles jonchées de morceaux de plastique. Nous arrivons enfin devant un grand portail. Je sonne. Sœur

Clémence, la supérieure, ouvre les battants. Le contraste est saisissant: les religieuses de l'Assomption vivent dans un petit jardin d'édén.

À la poussière orange succède l'herbe tendre, les fleurs et les arbres fruitiers. Des roses du Liban, des pervenches, un manguier, des bananiers... Cet endroit est un havre de paix. Nous suivons la jeune femme dans un bâtiment aux murs blancs, dans lequel trois autres religieuses nous attendent, voile clair et robe lilas. Une poule traverse la pièce en caquetant. L'endroit est tenu avec un tel soin qu'on imagine une communauté étoffée. «Combien êtes-vous à Notsé?» Sœur Virginie sourit. «Nous sommes quatre.» Elles sont toutes là! Autour de la table, tout le monde rit de bon cœur. Dire que la communauté gère aussi une école de 141 enfants et cultive plusieurs champs. Avec Germaine, le feeling passe tout de suite. Peut-être de quoi la réconcilier avec la pratique religieuse au Togo... Mais ce n'est pas le sujet.

Une chose est sûre. Le calme du lieu cache une autre réalité: ici, les sœurs sont «au front». Tout est difficile dans cette région pauvre, écrasée de chaleur et soumise aux sécheresses. Sœur Clarisse, qui est responsable de la ferme, nous raconte. «L'année dernière, ça a été terrible. On a semé, on n'a rien récolté.» Aux premières fleurs du maïs, la pluie s'est arrêtée. Des habitants ont tout perdu. «Et ici, quand on ne récolte pas... on ne mange pas», ajoute sœur Clémence. Elle veut



être sûre qu'on a pris la mesure de ce qui se joue ici, pour les paysans démunis. Cri de la Terre, cri des pauvres, une nouvelle fois.

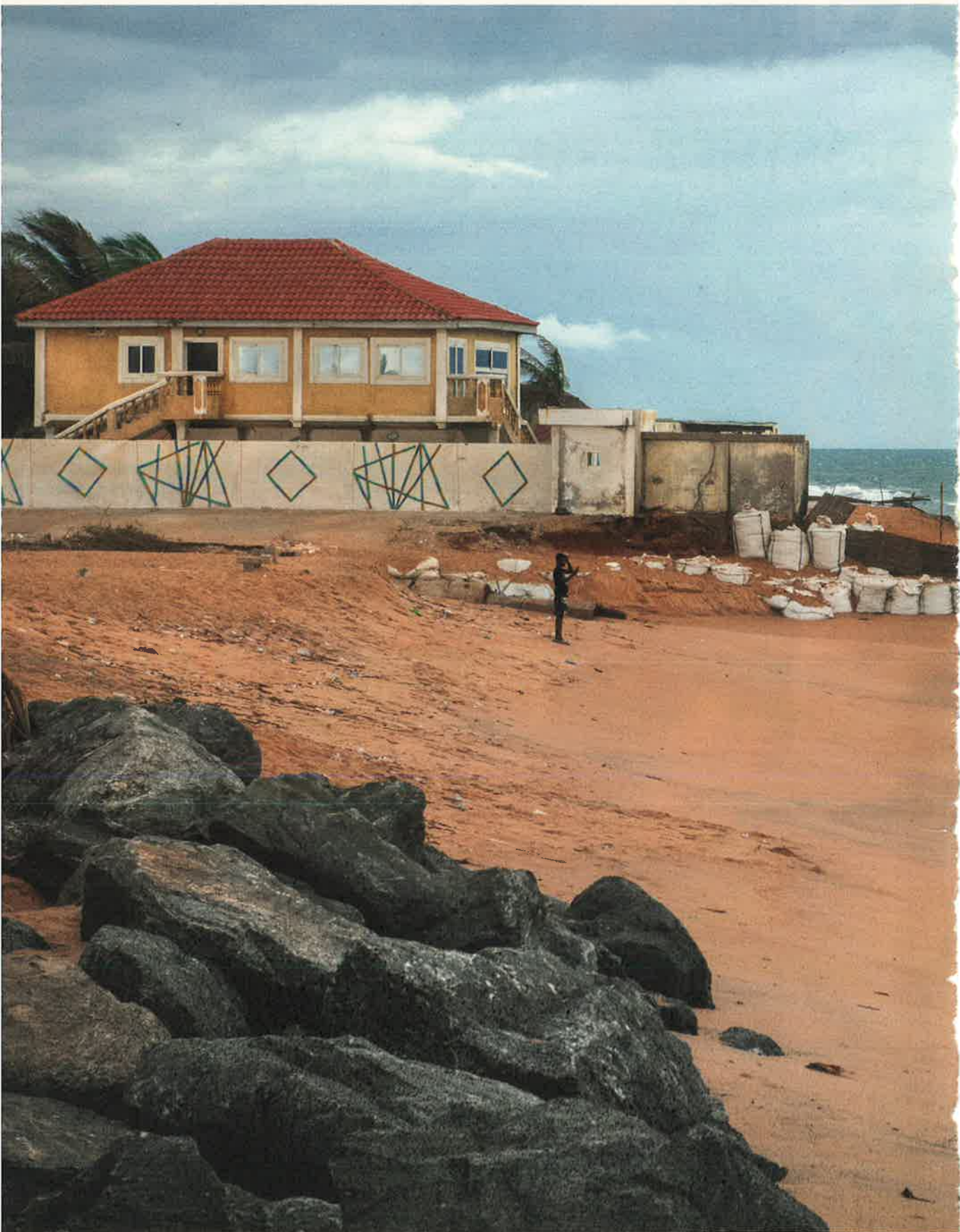
Mais les religieuses mettent leurs espoirs dans l'école. À 7 kilomètres de là, leur établissement accueille les enfants des villages alentour dépourvus de tout, avec le concours d'enseignants laïcs. « Vous nous emmenez ? » J'ai à peine eu le temps de prononcer ces mots que sœur Virginie a déjà enfilé son casque de moto et enfourché sa bécane. Elle file devant notre voiture, sa robe lilas claquant dans le vent. Pas banal ! Nous filons sur la piste ocre, en longeant des massifs de teck, l'une des rares richesses des environs de Notsé. La religieuse ralentit sa moto, s'arrête et coupe le moteur. Nouveau portail, nouveau havre de paix. Une école primaire à l'ancienne, avec ses tableaux à craie et ses pupitres, dans de longs bâtiments entourant une cour de sable. Les enfants lèvent la tête de leur cahier, posent leur stylo. Des dizaines de paires d'yeux se mettent à nous observer avec curiosité. La voici, donc, l'écologie intégrale du pape François. Pas seulement parce que, dans cette école du bout du monde, on apprend aux enfants à faire attention à leurs déchets ou à planter des arbres. « Nous essayons surtout de leur donner confiance en eux. » Sœur Rufine sait que certains enfants ne font qu'un repas par jour dans leur village. Que tout est âpre. Que les familles se sentent condamnées à leur sort. Sœur Clémence aussi.

« Les gens sont fatalistes, mais nous voulons leur montrer qu'il y a un avenir pour leurs enfants, qu'une autre vie est possible. » Son rêve : que les élèves « aillent au collège, puis deviennent des cadres » pour, un jour, prendre en main le pays. Écologie, justice, fidélité aux autres. Au bout d'une route poussiéreuse, loin des métropoles, les mots de François, à nouveau, résonnent. ■

Laudato si' face à l'injustice climatique

- Dans *Laudato si'*, le pape François souligne qu'il y a « une vraie "dette écologique", particulièrement entre le Nord et le Sud, liée à des déséquilibres commerciaux, avec des conséquences dans le domaine écologique et liée aussi à l'utilisation disproportionnée des ressources naturelles ».
- Il relève que « le réchauffement causé par l'énorme consommation de certains pays riches a des répercussions sur les régions les plus pauvres de la terre, spécialement en Afrique, où l'augmentation de la température jointe à la sécheresse fait des ravages au détriment du rendement des cultures » (lire le 3^e épisode de la série, daté des 26-27 juillet).
- Pour François, les pays développés doivent « contribuer à solder cette dette, en limitant de manière significative la consommation de l'énergie non renouvelable et en apportant des ressources aux pays qui ont le plus de besoins et qui « ne peuvent pas (...) assumer les coûts » de la transition écologique.
- Lisez aussi notre dossier intitulé « Écologie et spiritualité, relire *Laudato si'* un texte fondateur » dans *L'Hebdo* des 7-8 juin 2025.
- Retrouvez le texte intégral de l'encyclique sur notre site : la-croix.com

La semaine prochaine : « La mer mange nos maisons »



« La mer mange nos maisons »

« Au Togo, le climat, ma nounou et moi » (5/6)

Comment parler des effets du changement climatique en Afrique ? Briser notre indifférence ? Pour y parvenir, je suis partie en reportage au Togo avec une personne qui m'est chère : Germaine Tiem, ma nounou quand j'étais petite. Togolaise, elle voit son pays frappé par le réchauffement, et tout l'été, elle nous le raconte sous l'œil du photographe Bruno Arbesú. Cette semaine, l'océan vorace.

Marine Lamoureux

Photos: Bruno Arbesú pour La Croix L'Hebdo





Au premier regard, c'est une vision de carte postale. De longues plages de sable fin, des palmiers filiformes filant vers le ciel, et, arrimées au rivage, quelques barques aux couleurs vives qui semblent attendre la prochaine partie de pêche. L'air est chaud, l'océan d'un bleu irrésistible.

Ce jour de mai, Germaine Tiem et moi sommes à l'est de Lomé, le long du golfe de Guinée. Le paysage est idyllique. Mais il faut se méfier des apparences. Car ici, tout est précaire. Incertain. Menacé par les flots, qui montent de dix mètres par an environ sur le littoral togolais. Longtemps généreuse et protectrice, la mer est devenue vorace, avalant tout sur son passage. Les maisons, les hôtels, les églises et même les cadavres des cimetières. Une insatiable glotonne. Dans cette région, les Togolais disent que la mer «*mange*», que la mer «*bouffe*», l'expression revient inlassablement.

D'ailleurs, en marchant quelques minutes sur le sable doré, la métaphore prend tout son sens. Près du village d'Adissem, la plage porte les stigmates du désastre. On aperçoit d'abord des petites tourelles étranges, à quelques mètres les unes des autres. Au départ, on s'interroge... et puis on comprend : ce sont d'anciens puits que les habitants avaient installés pour recueillir l'eau. Autour, le sol s'est tellement dérobé que leur profondeur apparaît en plein jour. La vision est saisissante, racontant à elle seule la puissance des

éléments. On voit aussi des maisons éventrées, amas de murs à ciel ouvert. En fait, le paysage n'a rien d'idyllique. Il est même déchirant.

Germaine regarde alentour, son chemisier soudain gonflé par le vent. Depuis quelques minutes, un air lourd et mauvais s'est levé, qui attise le mouvement des vagues. Il suffit d'un rien pour que le ciel d'azur devienne gris et la mer, colère. Le visage de ma nounou est un miroir. Il y a quelques minutes, elle riait à une blague du photographe avec ses pommettes rebondies sous les yeux – elle a toujours eu l'air juvénile. Mais là, face au rivage meurtri, elle s'est assombrie, comme le ciel au-dessus de nos têtes. Elle parle sans me regarder, les yeux vers le lointain. «*Je savais que l'érosion avait progressé depuis la dernière fois que je suis venue, mais là, c'est vraiment impressionnant.*» Nous avançons, les cheveux ébouriffés par le souffle du vent. Face à nous, un homme marche seul sur la plage. Il nous fait signe. Un grand échalas au polo blanc et aux yeux intenses. Sa tante a vécu ici. Il commence à nous raconter. Elle s'appelait Philomé, elle est morte il y a une dizaine d'années.

«*Regardez, elle habitait là!*» L'homme désigne une maison en ruine, tas de murs effondrés en parpaing. Et un puits, extirpé du sable comme ceux que nous avons vus plus tôt. Il se met à tourner autour, à la recherche de quelque chose. «*Tenez, il y a une inscription.*» Je me penche pour observer la roche circulaire. «*Là! C'est la date de construction, l'année où ma tante s'était installée.*» Ses yeux sont

es précédentes :
rière l'image
carte postale,
ttoral togolais
ode, comme
Baguida,
ist de Lomé.
habitants édifient
«*enrochements*»
rant les maisons
is ces barrages
ntre l'Atlantique
mbient dérisoires.



toujours aussi intenses. On distingue un chiffre, 1971. « C'est mon année de naissance. » L'homme parle sans s'arrêter, un peu fébrile, voulant nous attirer ici ou là. Il nous confie des souvenirs confus en arpentant la plage à grandes enjambées. Son aïeule disparue serait devenue sirène aux grands pouvoirs. Les gens viendraient de tout le Togo, et même d'ailleurs, pour la célébrer. Je regarde la mer. J'imagine la sirène, buste saillant, queue en écailles, qui nous observe depuis les flots. Je frissonne. Puis l'homme au polo blanc nous salue d'un geste et s'en va aussi vite qu'il était apparu.

Germaine l'observe s'éloigner, en me glissant que beaucoup de gens ici croient aux sirènes et s'en remettent à elles. Ma nounou n'est pas étonnée. Elle connaît bien ce bord de mer. Il y a longtemps, lorsqu'elle était lycéenne, elle allait marcher avec ses copines sur le littoral, à la sortie de Lomé. J'entends d'ici leurs potins et leurs éclats de rire. « On aimait bien aller là. On s'asseyait au bord de la route et on mettait nos pieds dans l'eau. La mer était si haute qu'elle venait lécher le bitume. » La route, quelle route ? Je regarde alentour. Germaine tourne la tête vers l'océan. « Elle n'existe plus, elle a été mangée. Comme le reste. L'ancienne route est quelque part au fond de la mer. »

Je frissonne encore. C'est si troublant, cette avancée galopante. J'ai du mal à me la figurer, à prendre la mesure d'une telle déflagration. Quand tout se dérobe et que l'on reste impuissant. D'après les calculs de la Banque mondiale, depuis

“ L'ancienne route n'existe plus, elle a été mangée. Comme le reste. Elle quelque part au fond de la mer. ”

cinquante ans - donc les années lycée de ma nounou, âgée aujourd'hui de 64 ans -, la mer a gagné un demi-kilomètre sur la terre. Avec des pertes incommensurables : économiques bien sûr, mais aussi mémorielles, affectives, personnelles. L'histoire a commencé avec la construction du port de Lomé à la fin des années 1960, venue perturber la circulation des sédiments le long du golfe. À chaque nouvel aménagement, l'érosion s'est aggravée. Aujourd'hui c'est pire encore car sous l'effet du réchauffement climatique, le niveau de la mer monte. L'océan, plus chaud, se dilate. Et il est désormais gros de la fonte des calottes glaciaires. Jamais la dimension mondiale du défi climatique ne m'était apparue si clairement. C'est glaçant, sans mauvais jeu de mots.

Dans le village d'Adissem, certains pêcheurs sont restés, malgré tout. Ce jour-là, un petit groupe discute au bord de l'écume, adossé à ses pirogues. Des hommes plutôt jeunes, en tongs et tee-shirt de sport. Derrière eux, des bicoques en palmes tressées rappellent la pauvreté des lieux. Un jeune garçon d'une vingtaine d'années veut bien nous ►

Sur la côte togolaise de nombreux édifices ont été détruits par l'océan (à gauche). Un homme rencontré sur la plage (ci-dessus) montre la maison en ruine qui appartenait à sa famille et la tombe de sa tante Philomé, qui voulait être enterrée chez elle (au centre en haut). Non loin, on observe son père autrefois enfoui, sortant du sable (au centre, en bas,



► parler. Il s'appelle Simon. *« Il y a beaucoup de maisons qui sont parties... Les autorités ont fait venir des buses en béton pour sauvegarder le village mais ça ne marche pas. »*

De la main, il montre un gros engin de chantier jaune désœuvré, à quelques mètres de nous. Le pêcheur soupire. *« La mer revient toujours... Les buses ne nous protègent pas. Elles nous posent même des problèmes. »* En regardant bien dans l'eau, on aperçoit en effet des morceaux de béton qui affleurent. *« Nos filets de pêche se prennent dedans. Et les buses abîment nos pirogues. »* Simon sort un téléphone de sa poche - paradoxe de l'époque où l'on n'a rien sinon un smartphone - pour nous montrer une vidéo TikTok. On y voit des barques qui se cognent à des blocs de pierre. Bois arraché, flanc troué. Pêcheurs excédés. Simon arrête la vidéo et relève la tête vers nous. *« Voilà, c'est ce qui se passe quand on va en mer. »*

Le jeune homme est désabusé. Partir ? Il n'en a pas les moyens, pas plus que ses camarades. Pêcher est son seul moyen de subsistance et les siens ont toujours vécu là. Rester ? C'est accepter une vie chancelante, sans véritable avenir. Lorsque la mer prend une maison, elle est reconstruite mais pas pour longtemps. *« On essaie d'aller plus loin, de reculer mais il n'y a pas de place. On ne trouve plus de nouvelle parcelle... »* Les morts doivent être enterrés dans les villages voisins. *« On n'a pas de soutien, pas d'aide. Personne ne s'intéresse à nous... »*

En repartant d'Adissem, mon amie reste silencieuse. Dans son pays, déjà si vulnérable, déjà éprouvé par le destin, le dérèglement du climat est

le mal de trop. Il persécute. Je suis touchée, mais pas autant que Germaine, je le sens bien. Revenir pour témoigner a du sens pour elle, bien sûr, mais c'est douloureux. Je lui prends le bras doucement. On ne va quand même pas se laisser abattre, hein Germaine ? Je l'entraîne dans mon sillage, comme lorsque j'étais enfant, cette fois vers la voiture où nous attend son neveu, Pakidame. *« Allez viens, on va aller voir les aménagements qui ont été faits un peu plus loin sur la côte. Le programme Waca, dont les autorités m'ont parlé. »* Nous grimpons dans le véhicule. Germaine a l'air dubitatif. *« Waca... c'est quoi ? »*

Pour l'instant, je l'avoue, le sigle reste abstrait pour moi. Je sais qu'il s'agit d'un programme de lutte contre l'érosion côtière, lancé en 2018 par la Banque mondiale. Waca, pour West Africa Coastal Areas Program¹. Son enjeu : contenir l'océan en s'appuyant sur la coopération des États côtiers. Pour le Togo, c'est un projet vital, dont je suis curieuse de voir les effets. *« Ça y est, on est arrivés. »* À l'avant de la voiture, Pakidame s'est retourné. Carrure de sportif, sourire timide. Le neveu de Germaine nous emmène partout depuis le début du reportage, ce qui représente un soutien précieux. Il a garé la voiture sur la plage de la petite ville d'Agbodrafo. Nous descendons. Et là, c'est flagrant. Contrairement à ce que l'on avait vu jusque-là, la côte est aménagée. Et pas qu'un peu !

1. En français, « Programme de gestion du littoral ouest-africain ». Il a été créé à la demande du Bénin, de la Côte d'Ivoire, du Ghana, de la Mauritanie et du Togo. Pour en savoir plus : wacaprogram.org/fr

issus :
pêcheurs
village d'Adissem
désaménagés
à la submersion.
seulement
buses de béton
allées en mer
étaient pas
un vorace
elles abîment
pirogues.

aut, à droite :
e au programme
a (West Africa
stal Areas
ram) reposant
a coopération
États côtiers,
partie du littoral
é aménagée
bodrafo au Togo
u'à Grand-Popo,
énin, en passant
Aného (ici).



Devant nous, d'énormes amas de rochers anthracite forment une barrière stratégique contre la voracité des flots.

D'un côté, on distingue des épis rocheux, qui retiennent le sable de la côte pour éviter l'érosion. De l'autre d'immenses brise-lames qui font barrage à la puissance des submersions marines. Ces ouvrages courent sur des kilomètres, jusqu'à la ville de Grand-Popo, au Bénin, de l'autre côté de la frontière. Avec succès. Ici la mer est sage, elle a cessé d'être gloutonne. Les habitants respirent et se mettent à reconstruire. Mais à quel prix... Pour lutter contre l'érosion côtière, il faut des sommes folles. 22 millions de dollars pour ce seul volet du programme. Colossal pour un pays aussi pauvre que le Togo, dont le PIB plafonne à 1 000 dollars par habitant. D'ailleurs, le gouvernement n'a pas eu les moyens d'aménager ses 56 kilomètres de littoral. Seulement une partie. Au-delà, les habitants, comme Simon, attendront.

Germaine s'est assise sur un rocher. Les vagues frappent les épis, soulevant l'écume en milliers de gouttelettes de nacre. « *Il y a des solutions, mais pas de moyens! C'est ça le problème du Togo... Et la montée de la mer, c'est terrible parce que c'est un éternel recommencement. Les ouvrages s'abîment, le sable s'en va... Ce n'est pas à l'échelle du Togo. Il y a tellement de besoins ici. Des écoles, des hôpitaux. Alors quand il faut choisir entre un collège et un brise-lames, tu vois un peu...* »

Oui, je vois. D'autant que derrière les discours sur la finance et la solidarité Nord-Sud, la réalité est cruelle. Les programmes d'entraide, comme

Waca, reposent largement sur des prêts, difficilement soutenables pour les pays vulnérables (*lire l'encadré ci-dessous*). Ce ne sont pas des débats théoriques, mais des vies empêchées, loin de nos pays développés. Désormais, à chaque COP, je reverrai l'homme au polo blanc, priant les sirènes pour que l'océan soit clément. Et Simon, adossé aux pirogues d'Adissem. Sur l'une d'elles, il y avait une inscription, peinte sur le flanc aux couleurs vives. On pouvait lire, « *Never give up* », « *N'abandonne jamais* ». ■

Un manque chronique de financements

• D'après un rapport de 2023 de l'Organisation météorologique mondiale (OMM), « *les pays africains perdent en moyenne de 2 à 5 % de leur PIB à gérer les extrêmes climatiques* » et l'Afrique subsaharienne pourrait, au cours de la prochaine décennie, devoir consacrer entre 30 et 50 milliards de dollars par an à l'adaptation¹. Colossal, en particulier pour des pays aussi pauvres que le Togo, qui ont besoin de la solidarité internationale. Et ce d'autant plus qu'ils trouvent difficilement à emprunter sur les marchés ou alors à des coûts prohibitifs.

• Lors de la COP29, en Azerbaïdjan, en 2024, les pays développés se sont engagés à verser 300 milliards de dollars par an aux pays en développement à l'horizon 2035 pour mener à bien leur transition et faire face aux effets déjà dévastateurs du changement climatique. Une somme jugée largement insuffisante : ces pays estiment que le montant doit être porté à 1 300 milliards de dollars de financements privés et surtout publics.

1. L'État du climat en Afrique, OMM numéro 1360, disponible en Français sur library.wmo.int

La semaine prochaine :

Le combat de Rolande Aziaka pour la terre du Togo



Le combat pour la terre nourricière du Togo



«Au Togo, le climat, ma nounou et moi» (6/6)

Comment parler des effets du changement climatique en Afrique? Briser notre indifférence? Pour y parvenir, je suis partie en reportage au Togo avec une personne qui m'est chère: mon amie Germaine Tiem, ma nounou quand j'étais petite. Togolaise, elle voit son pays frappé par le réchauffement et tout l'été, elle nous le raconte sous l'œil du photographe Bruno Arbesú. Cette semaine, la journaliste Rolande Aziaka, visage de l'avenir.

Marine Lamoureux

Photos: Bruno Arbesú pour *La Croix L'Hebdo*



EHO, VILLE ZERO DECHET, JE M'ENGAGE



Le reportage touche à sa fin. Dans deux jours, nous repartons vers la France. Toutes les pages de mon carnet sont griffonnées de notes, de noms, de numéros WhatsApp, de croquis. Un véritable trésor de journaliste, ce calepin vert à l'épaisse couverture cartonnée. C'est comme si ce cahier avait pris vie au fil de nos déambulations, ces derniers jours avec Germaine, dans les ruelles brûlantes de Lomé ou sur les chemins poussiéreux de l'Akébou. J'ai découvert un Togo à la fois dépassé par la démesure de l'enjeu climatique et vibrant de toutes parts. Et moi qui pensais repartir écrasée par l'ampleur du défi, je suis finalement portée par toutes ces rencontres. Ici, on lutte. On vit. On vibre. Je repars avec de l'espoir, j'espère que mon amie aussi. Accaparées de l'aube à la nuit, nous n'avons pas encore eu le temps de dresser un premier bilan, d'échanger nos impressions. Mais à deux jours du retour, j'ai quand même un regret. Un sentiment de frustration qui colle aux pages de mon calepin. Nous n'avons pas rencontré Rolande Aziaka. Voilà des semaines que j'espérais présenter cette femme engagée à ma nounou. Rolande Aziaka a 38 ans, c'est une journaliste, mais aussi une entrepreneuse, une activiste impliquée dans différentes instances, comme le programme des Nations unies pour l'environnement. Au Togo, elle est une figure de l'écologie. J'avais entendu

parler de son travail grâce à une ONG et je l'avais appelée de Paris. Nous avons tout de suite eu un bon feeling. Depuis dix ans, Rolande se bat pour changer les mentalités dans son pays. Dans le sillage de la COP21 et de l'Accord de Paris, elle a créé à Lomé la première chaîne de télévision en ligne sur le climat et la biodiversité, «Eco conscience TV»¹. Et depuis, elle parcourt le pays avec sa caméra, pour dénoncer les effets du climat, décrypter les enjeux, sillonner les allées des grands sommets internationaux. Dix ans au service d'une information coup-de-poing.

C'est peu dire que j'attendais beaucoup de la rencontre entre mon amie et elle. A priori, tout les sépare: une nourrice, une journaliste; une fille du Nord, née dans les plaines arides du Sahel, une fille du Sud, bercée sur les rives amènes du lac Togo. La première exilée en France, la seconde vivant au pays. Et pourtant, il me semble que l'essentiel les rapproche. Une dimension qui m'intéresse pour ce travail sur l'impact climatique en Afrique de l'Ouest: une mémoire affective et sensorielle de la terre du Togo. Car, chacune à leur manière, ces deux femmes ont tissé dans l'enfance un lien viscéral à cet endroit - ses forêts, ses rivières, ses lacs, la mer. Et vécu avec douleur les coups portés à la nature, sous le double assaut du dérèglement du climat et d'un développement économique parfois anarchique. Voilà ce que je voudrais explorer avec elles.

ges précédentes:
journaliste
rolande Aziaka lutte
ur la défense de
nature togolaise.
tite-fille
pêcheur,
e a grandi
ès de l'océan,
du lac Togo
hoto de droite).



Ce soir-là, dans la voiture qui nous ramène de la côte (*lire l'épisode précédent*), j'attrape mon téléphone pour lui envoyer un vocal. «*Bonjour Rolande, nous repartons dans deux jours... Je sais que tu es très occupée, penses-tu qu'on arrivera à se voir avant notre départ?*» Germaine est assise sur la banquette arrière, elle ne me lâche pas des yeux. Elle sait que c'est important. Mais Rolande Aziaka est prise par le Sommet sur les océans, prévu le mois suivant en France², retenue par des sessions préparatoires. Impossible de nous rejoindre. Cling. Nouvelle notification sur mon téléphone. C'est elle. «*Je suis vraiment désolée pour le timing qui nous fait défaut. J'ai tellement envie de t'amener voir les femmes de mon village.*» Et moi donc! Elle m'en a tellement parlé... Je soupire, et regarde mon amie l'air dépité. La voiture ralentit et se gare devant notre résidence du quartier d'Ablogamé, à Lomé. Tout est calme, il fait déjà nuit. J'ouvre le portail, nous montons les marches sans un mot. Après le dîner, dans la pénombre de ma chambre, je ronge mon frein. Tant pis, puisqu'il ne reste qu'une journée de reportage, nous irons, Germaine et moi, au village de Rolande, même sans elle. Je tisserai ensuite ses souvenirs avec ce que nous aurons vu là-bas. J'ouvre l'appli GPS de mon téléphone. La commune de Keta Akoda est à une quarantaine de kilomètres à l'est de Lomé, entre l'océan Atlantique et le lac Togo. Nous verrons

“ Quand j'étais petite, même quand on vivait en ville, on avait un lien à la nature. ”

bien. Avec un peu de chance, nous croiserons une de ces femmes du village, «*les grands-mères*», comme dit Rolande, qui lui ont transmis ce lien à sa terre natale, qui forge son engagement aujourd'hui. Je me souviens de ses mots au téléphone: «*Toutes des écoféministes avant l'heure!*» Puis elle était partie dans un grand rire contagieux. Le lendemain, une fois quittée la route côtière qui relie Lomé à la frontière béninoise, la piste de sable ocre file droit entre les manguiers, les baobabs et les champs de maïs. Nous croisons des pintades effrayées et des motos d'équilibristes, qui défient l'apesanteur avec leurs chargements fantastiques. Une fratrie de deux ou trois enfants, des vitres énormes, des mannequins en plastique, on transporte tout à deux-roues! Devant nous, sur leur moto, un père et son fils baladent un gros mouton qui ne se doute pas qu'il va à l'abattoir. Nous poursuivons en voiture jusqu'à l'une des fines bandes d'eau douce qui relient le lac Togo à la mer. Au bout d'un chemin, Keta Akoda. ►

Ci-dessus : tableau du quotidien à Lomé, Adissem, Aného et dans la région des Plateaux. 57% des Togolais estiment que leurs conditions de vie sont mauvaises (Afrobaromètre, 2024). Un taux plus élevé dans la région Maritime, au sud.



► Le berceau originel de Rolande Aziaka. Là où son grand-père, pêcheur et guérisseur du village, attrapait le poisson en remerciant l'esprit de l'eau. Là où sa mère, Djatougbe, apprenait les vertus des plantes médicinales qui purifient l'âme et soignent les plaies. Une plage déserte, des barques en bois, un petit bac. À notre approche, des crabes noir et blanc se carapatent dans le sable. L'air est épais et chaud, tout est paisible, on pourrait croire un instant que rien n'a bougé ici depuis la nuit des temps. Impression furtive. Peut-être que j'ai envie d'y croire. Mais devant nous, le village lui-même donne plutôt une triste impression. Un hôtel désaffecté, des maisons de bric et de broc, le sol jonché de déchets en plastique. Personne ou presque pour nous conter les lieux. Quelques silhouettes de femmes assises sur des pierres, que nous n'osons pas déranger. Décidément, Rolande, tu nous manques. Mais, au bord de ce lac, je ressens tout de même ce dont elle m'a parlé. Une nature puissante et négligée, la perte de richesses naturelles, le mépris des savoirs autochtones. Un effet loupe de ce qui se passe au Togo : on estime que près d'un million d'hectares de terres du pays, soit 17% du total, sont dégradés aujourd'hui³. Sans parler de la déforestation galopante, aggravée par le réchauffement climatique.

« Tu n'es pas triste quand tu vois ça ? » Germaine n'est pas de cette région, qui borde l'océan. Mais à l'autre bout du pays, autour de Dapaong, sa ville natale, ma nounou a vécu un peu la même histoire. Celle d'une urbanisation chaotique et d'écosystèmes peu à peu défigurés ou disparus au fil des années. Elle me raconte. « Quand j'étais petite, il y

avait des kapokiers magnifiques près de chez moi », arbres immenses qui déployaient leurs troncs de géant et leur canopée bienfaisante au-dessus des maisons. Coupés. Et les rivières de son enfance... Asséchées. « Je ne sais pas comment te dire... Même quand on vivait en ville, on avait un lien à la nature. Mon père était cadre mais il avait son potager. Et ma grand-mère avait des champs, elle cultivait de l'arachide et du riz, près de chez nous. Petite, j'y allais pour les semences. » Elle aimait les paysages autour, cette nature indomptée – beaucoup moins les serpents tapis dans les hautes herbes !

Pour ma part, je n'ai rien vu du Nord. Trop dangereux de s'y rendre quand on est français. Des djihadistes venus du Sahel voisin mènent des incursions, pillent et parfois tuent. De la région des savanes, je n'ai que les récits de mon amie. Et ici, au Sud, la visite du jour sans Rolande me laisse un goût amer. Nous n'avons pas rencontré les « grands-mères » dont elle avait parlé, dommage. Je suis déçue. Mais dans la voiture, un message me remonte le moral : in extremis, Rolande m'annonce qu'elle va pouvoir faire un saut, demain, à notre appartement de Lomé ! Ce sera juste avant que l'on file à l'aéroport. Quelle joie. Évidemment, je n'en attends pas de quoi nourrir un papier, ce sera trop court. Mais au moins, je la verrai et Germaine aussi.

Le dernier jour du reportage, à l'heure dite, une jeune femme charismatique, créoles et cheveux tressés, sonne à la porte. « Rolande ! » J'ai l'impression que je l'ai toujours connue. Nous nous embrassons comme de vieilles amies. Et surprise, Germaine la reconnaît : « Je vous ai vue sur Internet !

essus :
habitations
ord du lac Togo,
ta Akoda.

e de droite :
le lac, un pêcheur
ce son filet.



– Depuis Paris, c’est vrai ? » Rolande part dans un de ses rires inouïs. Ma nounou cherche dans sa mémoire : « Oui, un sujet sur les inondations... Je me souviens m’être dit : “Waouh, cette fille, elle fait ses interviews les pieds dans l’eau, elle est courageuse.” J’étais en admiration ! » La journaliste est radieuse. « Vous m’avez vue en France, ça me fait chaud au cœur ! »

Un fil invisible existait donc déjà entre ces deux-là... Je les regarde. Une bonne dose d’espoir, de voir ces deux femmes lumineuses, si différentes, engagées dans la lutte climatique. D’ailleurs, on ne les arrête plus. On en oublierait presque qu’on a un avion à prendre pour rentrer à Paris. On s’embrasse à nouveau, sans traîner cette fois. Je jette un œil à la valise de Germaine, qui attend sagement devant la porte. Elle est encore plus grosse qu’à l’aller, remplie de mangues, d’avocats et de gros paquets de noix de cajou. « Germaine, tu exagères là... – Ah non, ma grande ! Tu as promis de ne plus me parler de ma valise ! »

Début juillet à Paris. Chaleur de bête dans la capitale, comme un signe de ce réchauffement climatique qui ne laisse aucun répit. Germaine m’a rejoint Place de Clichy, après le boulot, pour une dernière interview. J’étouffe. Autour, aucun café n’est climatisé, je ne me vois pas prendre des notes en suant à grosses gouttes. On a tous nos contradictions... Nous nous réfugions dans un Flunch. Clim’, couscous et paëlla. Mais je ne mange pas. J’écoute ma nounou chérie. De cette aventure au-devant du désastre climatique, que pense-t-elle, avec quelques semaines de recul ? « Je vou-

drais te dire merci. J’ai été touchée par la rencontre des sans-voix, des invisibles, qui trouvent des solutions de survie. Je suis heureuse que les gens sachent qu’ils existent grâce à ce reportage. » Puis, elle glisse une interpellation qui, pour moi, résonne plus que toutes les COP du monde : « Leur survie, là-bas, dépend du Nord. Soit on veut bien leur tendre la main, soit on va tous sombrer. Mais avec tout ce qu’on a vu avec toi, j’ai de l’espoir. » ■

Marine Lamoureux

1. Sur YouTube, @ecoconsciencetv
2. La 3^e Conférence des Nations unies sur l’océan qui s’est tenue à Nice, du 9 au 13 juin 2025.
3. Chiffres de 2019, issus de la Convention de l’ONU sur la lutte contre la désertification.

Une société civile engagée

• En Afrique, le Réseau climat et développement regroupe aujourd’hui plus de 80 organisations de terrain issues de la société civile, engagées sur les questions environnementales. Cinq organisations togolaises en font partie, au sein d’une antenne du réseau dirigée dans le pays par Kossi Afedo Adzonyo. L’enjeu est notamment de renforcer l’influence de la société civile francophone dans les négociations internationales. Mais pas seulement : le réseau accompagne aussi les organisations membres, par des formations, du soutien à la recherche de financements, etc. climatdeveloppement.org

• L’association Je m’engage pour l’Afrique, cofondée début 2021 par la Franco-Togolaise Ileana Santos, entend porter la voix des jeunes auprès des décideurs publics et privés pour « penser l’Afrique autrement ». Jouant un rôle d’incubateur, le mouvement, qui revendique 250 membres dans 15 pays, accompagne de jeunes responsables associatifs et entrepreneurs sur les enjeux de développement économique, faisant la part belle aux questions de transition écologique. jmafrique.org